

Cannes 1999

Sans illusions mais avec tendresse

Le festival de Cannes 1999 restera dans les annales, si ce n'est pour la qualité (pourtant tout à fait honorable) de ses films, du moins pour son Palmarès qui provoqua, on s'en souvient, un concert de huées dans les médias. L'Espagnol Pedro Almodovar, dont le film " Tout sur ma mère " avait été le seul à faire l'unanimité sur la Croisette et qui pouvait donc s'attendre légitimement à se voir attribuer la Palme d'Or, dut se contenter au final du prix de la mise en scène, le jury présidé par le cinéaste canadien David Cronenberg ayant préféré primer un autre genre de cinéma. Au-delà de la polémique, on retiendra cependant de ce 52e festival un certain retour vers un cinéma politiquement engagé et quelques beaux moments de poésie.

A l'exception du film d'Almodovar, les oeuvres récompensées par le jury de David Cronenberg (" Rosetta " des frères Dardenne, " La lettre " de Manuel de Oliveira, mais bien plus encore " Moloch " d'Alexandre Soukhorov et " L'humanité " de Bruno Dumont) se démarquent par une volonté radicale de prendre le spectateur à rebrousse-poil. Cela peut être considéré comme une qualité dans le cas des deux premiers mais débouche, en ce qui concerne les deux autres, sur un ésotérisme aussi gratuit que prétentieux. Les prix les plus contestés (tout de même au nombre de trois: meilleure interprète féminine, meilleur interprète masculin et grand prix du jury!) furent donc attribués à " L'humanité " de Bruno Dumont dont le premier long métrage " La vie de Jésus " avait été considéré à juste titre comme l'une des révélations du festival en 1997. Dans " L'humanité " Dumont jette de nouveau un regard crûment implacable sur ses personnages. Pharaon De Winter (Emmanuel Schotté) y est un policier à l'esprit un peu lent, qui reçoit l'ordre d'élucider le meurtre d'une fillette et " découvre lentement son désespoir et l'effroi de sa propre culpabilité, une culpabilité universelle,

celle de notre monstrueuse nature " (dossier de presse). Etiré à l'extrême sans que ces longueurs ne soient toujours justifiées, mal servi par un acteur nettement moins expressif que ne l'avait été l'interprète de " La vie de Jésus ", le film paraît surtout condescendant vis-à-vis de ses personnages en particulier et de l'humanité en général. En sa faveur, il faut mentionner une capacité rare à secouer encore un public qui se prétend volontiers blasé (la transposition sur grand écran de " L'origine du monde " de Courbet scandalisa de nombreux festivaliers) et une vision très personnelle du monde, qui ne suffisent cependant pas à confirmer les espoirs placés dans le réalisateur après " La vie de Jésus " dont les qualités ont ici tourné aux tics.

Palme d'Or pour un film véritablement dérangeant

L'attribution des prix des meilleurs interprètes aux deux comédiens amateurs de " L'humanité " a provoqué la colère d'un bon nombre de journalistes qui s'est tournée ensuite, dans la foulée, très injustement contre " Rosetta " de

Luc et Jean-Pierre Dardenne. Ce film avait été en fait peu remarqué par la presse lors de sa présentation en compétition le dernier jour du festival. Beaucoup ont mis dans le même sac les interprètes novices de Dumont et la jeune Emilie Dequenne dans " Rosetta " sous prétexte que celle-ci joue également son premier rôle à l'écran. Mais alors qu'on peut être à peu près sûr que ni Séverine Canele ni Emmanuel Schotté ne continueront sur leur lancée, Emilie Dequenne, qui a partagé avec Séverine Canele le prix de la meilleure comédienne, est une vraie révélation en tant qu'actrice. Rosetta fut pour elle un rôle de pure composition qu'elle interprète avec un naturel confondant et elle a mille fois mérité le prix. Quant au film lui-même, qui repartit finalement de Cannes avec une Palme d'Or inattendue pour tout le monde, il n'a certes pas toutes les qualités de " La promesse ", le long métrage précédent des Dardenne, mais n'en est pas moins un excellent film, à la fois dur, courageux et dérangeant.

Rosetta est une jeune chômeuse dans une de ces tristes villes belges qui semblent éternellement grises et pluvieuses.

Elle fait des pieds et des mains pour trouver un travail et ne pas marcher dans les traces de sa mère alcoolique. Mais malgré son courage et son étonnante force, Rosetta ne peut rien contre une société qui ne lui laisse pas la moindre chance. Réalisé caméra au poing, comme on part au combat, le film des Dardenne ne lâche pas un instant Rosetta et nous entraîne derrière elle dans une course haletante et désespérée d'où le spectateur sort comme elle épuisé, sans plus aucune illusion et profondément révolté. Les Dardenne ont abandonné la belle dramaturgie qui soutenait "La promesse" et opté cette fois pour un cinéma encore plus direct. Et alors que le film précédent laissait la porte ouverte à un semblant de fraternité, "Rosetta" déchanté définitivement. Tout ce qu'il peut encore offrir à son héroïne à la fin, c'est un court, très court moment de répit. Contrairement à Bruno Dumont, les Dardenne ne philosophent cependant pas sur la douloureuse condition humaine mais signent un film résolument engagé.

Des surprises venues d'ailleurs

Quelques mois ayant passé depuis ce palmarès houleux, les ardeurs se sont calmées et il est donc possible aujourd'hui de parler plus sereinement d'un festival qui, quoi qu'on ait pu en dire, s'avéra plutôt agréable même si les révélations attendues ne furent pas au rendez-vous et si les plus belles surprises ne vinrent guère des cinéastes confirmés.

Ceux-ci, de Jim Jarmush ("Ghost Dog" /Compétition) à David Lynch ("A Straight Story" /Compétition) en passant par Spike Lee ("Summer of Sam" /Quinzaine des Réalisateurs), Peter Greenaway ("8 1/2 Women", coproduit avec le Luxembourg /Compétition), Chen Kaigé ("L'empereur et l'assassin" /Compétition) et même Atom Egoyan ("Felicia's Journey" /Compétition), restèrent plutôt en deçà de ce que l'on attendait d'eux, se contentant pour la plupart de signer de beaux films parfois un peu académiques ou du moins inférieurs à certaines de leurs oeuvres

précédentes. Quelques-unes des meilleures fictions du festival nous arrivèrent en revanche de pays habituellement peu représentés dans les salles de cinéma tels qu'Israël, l'Iran ou même le Bhoutan!

"Kadosh" de l'Israélien Amoz Gitai réserva dès les premiers jours une heureuse surprise aux festivaliers. Sélectionné en compétition officielle, ce film modeste mais extrêmement intense, décrit minutieusement et avec un grand respect nullement dénué d'esprit critique, la vie quotidienne des Juifs ultra-orthodoxes à Jérusalem. Les hommes s'y lèvent le matin en remerciant Dieu de ne pas les avoir fait femme puis s'adonnent tout entier à l'étude de la Thora, pour déterminer par exemple s'il est permis de faire bouillir du thé le jour du Sabbat. Les femmes ont des problèmes plus concrets. Rivka est mariée depuis dix ans avec Meïr mais n'a pas encore d'enfants. Meïr s'en alarme car le rabbin ne cesse de lui répéter qu'il est

péché de 'gaspiller' sa semence en vain et le pousse à répudier Rivka! Pendant ce temps, Malka, la soeur de Rivka, aime un garçon soupçonné de ne pas être un bon croyant et banni de ce fait de la communauté. L'atmosphère pesante que font régner les hommes obsédés par le péché mais surtout la conviction et l'assurance avec lesquelles ils opposent aux souffrances secrètes des femmes leur impitoyable interprétation misogyne de la Thora font froid dans le dos. Le film montre cependant qu'ils sont, autant que les femmes, prisonniers d'un système rigide et inhumain. Séparée de son mari, Rivka sombrera dans le désespoir tandis que Malka, mariée de force à l'assistant du rabbin, choisira la révolte.

Poésie et humour pour dire des choses graves

Les surréalistes "Contes de Kish" (Compétition), oeuvre collective iranienne en trois épisodes, dégagent au

"Rosetta" en avant-première à Luxembourg

"Rosetta" de Luc et Jean-Pierre Dardenne, récompensé par la Palme d'Or au Festival de Cannes 1999, sera présenté en avant-première au Ciné Utopia le vendredi 15 septembre à 19 heures, en présence des deux réalisateurs et de l'actrice Emilie Dequenne.



contraire une belle atmosphère de légèreté. C'est le cas notamment de la contribution poétique de Mohsen Makhmalbaf, l'un des cinéastes les plus célèbres dans son pays. Un homme trimbale à travers le désert tout ce qui lui reste dans la vie: sa fille adolescente, une petite chèvre récalcitrante et... la porte de son ancienne maison à laquelle sont priés de frapper poliment tous les gens qu'il rencontre ! Les deux autres épisodes contiennent une critique plus ouverte de la société de consommation occidentale, enrobée toutefois dans de jolies histoires, l'une sur un homme qui s'acharne à "décorer" sa maison de cartons aux noms de grandes marques américaines et japonaises trouvés dans l'épave d'un navire, ce qui rend littéralement folle sa femme, et l'autre sur un ouvrier s'ingéniant à survivre dans les conditions les plus difficiles.

La confrontation entre le monde occidental et la culture orientale est également un sujet de "The Cup" de Khyentse Norbu (Quinzaine des Réalisateurs). L'arrivée de ce réalisateur bhoutanais fit quelque effet sur la Croisette puisque, dans la vie de tous les jours, ce cinéaste, qui signe ici son premier long métrage, est un lama de tradition tibétaine et reconnu comme la réincarnation d'un grand réformateur bouddhiste du 19^e siècle! Tourné au Bhoutan où sont exilés un grand nombre de Tibé-

tains, le film est situé dans un cloître dans lequel un jeune moineillon va remuer ciel et terre pour pouvoir regarder à la télévision la finale de la Coupe de Monde de football! Le futur moine qui porte sous sa tunique (dont il fait remarquer qu'elle est tout de même à la mode depuis plusieurs milliers d'années!) un tee-shirt au nom de Ronaldo, va d'abord devoir braver les interdictions du lama supérieur, puis entraîner ses petits compagnons et finalement

Le recul des sujets violents au profit d'histoires tendres, déjà amorcé l'année dernière, s'est confirmé en 1999.

rassembler l'argent pour louer un poste et surmonter les problèmes techniques de réception. Il paraît que le réalisateur avait consulté un oracle bouddhiste pour déterminer le jour le plus propice à la présentation de son film à Cannes. Celui-ci remporta un franc succès, dû sans doute moins à une quelconque intervention surnaturelle qu'à son humour et son intelligence, et aussi au fait qu'il donna l'occasion aux Français d'y revoir leur victoire sur les Brésiliens, ce qui ne manque jamais de les enchanter! Joliment rafraîchissant, le

film n'en traite pas moins en filigrane le problème du Tibet occupé par la Chine et s'interroge sur l'avenir de ce jeune moine exilé pour qui le Tibet n'est déjà plus qu'un mythe.

Utiliser l'humour pour raconter des choses plutôt graves, ce fut aussi le pari réussi de "Beautiful People" (Certain Regard) du Bosniaque Yasmin Dizdar qui s'inspire de la meilleure tradition du cinéma social britannique pour évoquer l'arrivée en Grande-Bretagne des Yougoslaves de tous bords ayant fui la guerre (le film se passe en 1993). Un Bosniaque y reconnaît par hasard dans un bus un voisin serbe et tente de le massacrer. Il faudra une infirmière très résolue pour les réconcilier. Le réalisateur suit ensuite cinq familles anglaises dont la vie change au contact de réfugiés. Le personnage le plus étonnant est un hooligan littéralement parachuté en Bosnie où il sauve la vie d'un enfant tandis qu'un photographe envoyé sur place et blessé par une mine se retranche dans sa solitude et refusera, une fois revenu en Grande-Bretagne, tout contact avec le monde extérieur. Malgré une construction en forme de puzzle, Dizdar ne s'emmêle jamais dans ses histoires et prône sans préchi-prêcha la tolérance et le respect mutuel.

Le recul des sujets violents au profit d'histoires tendres, déjà amorcé l'année dernière, s'est donc confirmé en 1999. L'un des revirements les plus surprenants, bien que seulement en surface, vint du Japonais Takeshi Kitano, célèbre pour ses films ultra-violents ("Sonatine", "Hana-Bi"). Mais Kitano, qui est un comique célèbre dans son pays, a toujours intercalé dans ses récits des moments de tendresse et un humour décalé qu'on pourrait qualifier de burlesque minimaliste. Dans "L'été de Kikujiro" (Compétition), il n'a fait qu'interchanger l'importance donnée à ses ingrédients habituels, recalant la violence à l'arrière-plan ou dans les plans très larges. Il a aussi abandonné les constructions un peu compliquées en flash-backs pour raconter l'histoire simple de Masao, un petit garçon triste qui part pendant les vacances à la recherche de sa mère. Masao est accom-

EXPERIENCE ET CONSEIL D'UN PROFESSIONNEL

Meubles de bureaux - Mobilier scolaire
Mobilier pour salles de conférence
Mobilier pour collectivités
Cloisons et armoires
Conception et aménagement sur mesure

BUREAUTIQUE
 ROSY WAGNER-BRAUCKMANN

KOENIGER **AMA** **FORTSCHRITT**
LINE SYSTEM SPANIEL

DRABERT

27, RUE DE LA BARRIÈRE · L-1215 LUXEMBOURG
Tél 44 88 08-1 • Fax 44 88 08-99

pagne par Kikujiro, un homme apparemment immature et buté, interprété par Kitano lui-même, qui n'a pas vraiment le physique de la nounou idéale. Kikujiro se révèle cependant au cours du voyage un complice attentionné bien que quelquefois maladroit et fera tout pour consoler l'enfant lorsque le rêve de celui-ci se révélera un leurre. Un peu long mais charmant et très drôle (il y a du Keaton et du Chaplin réunis dans Kitano), " L'été de Kikujiro " tient les promesses de son titre: c'est un film ensoleillé dont on sort le coeur léger.

Quelques belles réussites pour finir

Parmi les films moins marquants mais néanmoins réjouissants, on citera encore " The Winslow Boy " de David Mamet (Certain Regard), adaptation enlevée d'une pièce datant des années 40 et inspirée par une histoire vraie: au début du siècle, un jeune garçon de bonne famille est accusé d'avoir dérobé à l'école navale d'Osbourne un mandat postal pour une valeur totale de 5 shillings. Outré de l'accusation, son père engage un long procès pour laver l'honneur de la famille. Très bien écrit et remarquablement interprété, notamment par Rebecca Pidgeon (à la ville l'épouse de David Mamet) dans le rôle d'une suffragette et Jeremy Northam dans celui d'un jeune avocat ambitieux, le film est beaucoup moins démodé qu'il ne le paraît tout d'abord et réjouira tous les amoureux du cinéma anglais classique.

Acteur et cinéaste engagé (il fut le metteur en scène de " Bob Roberts " et " Dead Man Walking "), Tim Robbins présenta en compétition son film " Cradle Will Rock ". Situé dans les années 30 à New York, il évoque la création d'une pièce de théâtre mise en scène par Orson Welles et menacée de censure lors de la première chasse aux sorcières avant la guerre. Tout le gratin du Hollywood contestataire. (Vanessa Redgrave et Susan Sarandon en tête) apparaît dans ce film résolument politique aux propos foncièrement sympathiques bien qu'à la dramaturgie un peu chaotique.



Kadosh

Programmé le dernier jour, " Limbo " de John Sayles passa un peu à la trappe dans les médias, plus préoccupés à vociférer sur le palmarès qu'à analyser ce beau film, pas tout à fait réussi certes, mais chaleureux et intrigant sur l'amour entre une chanteuse de saloon et un ancien pêcheur, tous deux plus très jeunes et revenus de bien des illusions.

Terminons sur l'une des curiosités de Cannes: " Mein liebster Feind " est un portrait posthume de l'acteur Klaus Kinski, réalisé par son meilleur ami et ennemi Werner Herzog et qui révèle en fait autant de choses sur l'un que sur l'autre. La folie de l'excentrique Kinski, son côté illuminé ou démoniaque selon les jours, y sont évoqués le plus calmement du monde par le non moins illuminé Herzog. Beaucoup d'anecdotes ont déjà été racontées au sujet de leurs tournages communs sur " Aguirre, der Zorn Gottes " ou " Fitzcarraldo " mais le film propose des extraits de rushes et de conversations inédites à ce sujet. Un épisode est particulièrement révélateur à propos des deux hommes. Lors du tournage de " Fitzcarraldo " dans la jungle amazonienne, les figurants indiens proposèrent à Herzog de le débarrasser une fois pour toutes de Kinski en l'exécutant purement et simplement! Fort heureusement, Herzog refusa l'aimable proposition mais les Indiens ne s'y trompèrent pas et avaient bien plus peur des silences de Herzog que des accès de colère de Kinski!

Viviane Thill

The Cup

